L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 13 OCTOBRE 1857.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
RÉDACTEURS-PROPRIÉTAIRES
G. F. WEISSE, E. SOUVESTRE,
E. DUVERGIER, E. HAMEY.
Rue de Chartres No. 96, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 13 OCTOBRE 1857.

Abonnés à la nouvelle.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes d'Ouragan de ce jour.

PAR B. TRAPIS—A Ouragan P. M., sur la Levée, face de la rue Chartres, 2me district: vin de Bordeaux en barriques.

Par R. B. SYKES—A 11 heures et demie, sur la Levée, en face de la rue Peyroux: farine avariée.

Par VINCENT & Co—A 10 heures du matin, à l'entrepôt d'acon, rue de la Chaîne, No 10: articles divers.

Par H. PERGAUD, HIGH & Co—A 10 heures, à l'entrepôt Spécial, No 28, Vieille Levée: marchandises sèches, cotons, etc.; plus, 20 caisses chaussures divers.

Nouvelle-Orléans.

La crise monétaire qui règne en ce moment aux Etats-Unis n'a jusqu'ici causé aucun préjudice aux banques de la Nouvelle-Orléans, et si la situation générale ne les avait forcées de mettre un terme à quelques unes de leurs opérations, on ne se doupçonnerait pas que tant d'institutions de crédit aient été ailleurs obligées de suspendre leurs paiements. Amplement protégé par la loi de 1842, ainsi que la constitution qui déclare à jamais saisissables les banques qui refuseraient de payer leurs billets en espèces, le public est plein de confiance et n'éprouve aucune inquiétude. Il n'y a que les affaires qui souffrent de l'absence de l'argent, que la panique survenue dans d'autres villes éloigne de plus en plus de la circulation.

Quelque bien disposées que soient nos banques, il leur serait difficile d'escompter comme par le passé. Comme tout le monde a besoin d'argent, tout le monde s'adresserait à elles, et elles ne pourraient satisfaire à toutes les exigences. Elles augmenteraient ainsi leur circulation dans un moment où la prudence leur ordonne de la restreindre. Aux échéances, beaucoup de billets ne seraient peut-être pas payés, et ce papier protesté jetterait l'alarme sur la place. Il est donc plus sage de renoncer à de meilleurs jours ceux qui voudraient tout de suite obtenir de l'argent.

On nous assure néanmoins que les banques ont résolu de renouveler les billets qu'elles ont en portefeuille afin de ne pouvoir ajouter aux embarras de la situation. Elles réaliseront de la sorte leurs bénéfices ordinaires et rendront un service réel à leurs débiteurs qui, dans un pareil moment, éprouveraient très probablement la plus grande difficulté à s'acquitter. D'ici à soixante ou quatre-vingt-dix jours, la crise se sera dissipée, la confiance sera rétablie, les capitaux seront sortis de leur cachette, les bourses se seront déliées, et chacun sera en mesure de faire face à ses obligations.

Il y a trop d'éléments de prospérité dans le pays pour qu'une simple révulsion monétaire, aggravée par une panique absurde, puisse exercer longtemps une influence fâcheuse sur les affaires. On ne trouve pas de change pour solder les achats de coton en ce moment, mais il faudra bien que l'Angleterre qui a besoin de nos matières brutes, nous envoie des espèces. L'Europe à qui nous avons jusqu'ici livré tout notre coton sera obligée de nous en rendre une grande partie, et ce sera là un des effets salutaires que nous retirerons de cette crise. Il y a trop longtemps que nous subissons en ce moment les conséquences désastreuses. L'Ancien Monde ouvrait-il du numéraire pour acheter notre coton, nos tabacs et nos grains. Nos produits lui sont absolument nécessaires, et comme il ne lui sera pas possible de les obtenir en échange des siens, il expédiera de l'or en Amérique. Nous avons assez prodigué à notre mère patrie pour qu'elle nous en remette sans murmurer une partie. D'ailleurs, qu'il se plaigne ou non, il faudra bien qu'il s'exécute. Le change, lorsqu'on en trouve, est à un taux exorbitant.

L'abondance des produits dans le Sud et le Sud-Ouest mettra vite fin à la gêne du commerce. Une récolte n'a jamais été plus florissante et jamais nos champs n'ont été couverts de plus riches moissons. En Louisiane, les planteurs ont tous les moyens de payer leurs dettes dès que leurs récoltes seront vendues. Malgré les embarras du moment, elles trouveront des acheteurs, car elles sont rares et elles ont une bonne qualité. Les Etats-Unis ne peuvent se passer de nos cotons et nos tabacs. Il n'y a rien comme vaches des loirs qui ont causé les désastres de New-York. Nous n'avons pas un un Hall-street, nous n'avons pas des stock jobbers, nous n'avons pas d'effrénés spéculateurs qui ont bouleversé, pour ainsi dire, l'Amérique. Nous n'avons pas de chemins de fer et de nos chaumières d'ouvriers ont une valeur réelle et non fictive; la propriété foncière est meilleure qu'on ne dessine de son ... ...